



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — Un An, 50 Centins

H. BERTHELOT, Redacteur

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR
No 1786 Rue Ste-Catherine

Le Conte de Monto-Christin

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XII

MONTO-CHRISTIN EN VISITE CHEZ CUNÉGONDE.

Les deux sacripants étant sortis de la maison, le père Sanslanippe se versa un *night-cap* avec ce qui restait de whiskey dans la bouteille.

Il grimpa l'escalier tant bien que mal et quelques instants après Cunégonde l'entendait ronfler comme plusieurs tuyaux d'orgue.

La jeune fille, avant de se coucher, avait une tâche à remplir.

C'était de raccomoder la garde-robe de son petit frère Modeste, qui était déplorablement délabrée.

Elle travaillait à sa couture depuis un quart d'heure lorsqu'un coup frappé à la porte la fit tressaillir.

Il était onze heures et demie de la nuit.

Qui pouvait venir à cette heure ? Elle redoutait la visite de personnages ennuyeux comme ceux qui venaient de sortir.

Il fallait agir avec prudence. Grossissant sa voix autant qu'elle le pouvait, elle cria :—Qui est là ?

Ce n'est pas une heure pour frapper à la porte des gens honnêtes.

—C'est votre cousin Monto-Christin. Elle reconnut la voix et s'empressa d'ouvrir.

Monto-Christin entra dans la maison. Cunégonde l'aïda à enlever son capot en mouton de Perse et secoua la neige qui était dessus. Monto-Christin, ravi de revoir sa cousine, fit passer sur sa figure une cyclone de baisers.

Le cousin et la cousine avaient bien des choses à se raconter.

Il fallait que Cunégonde fit une visite à la veuve Beltapet pour lui expliquer sa disparition mystérieuse de la maison.

Avant de se fiancer avec Monto-Christin, elle voulut mettre les vieux jours de son père à l'abri de la misère. Elle tenait à ce que le petit Modeste ne restât pas un chanteur mendiant sur les rues.

Monto-Christin promit de placer le gamin au Collège St-Louis, rue Sherbrooke et de lui faire donner une forte éducation commerciale.

Quant au bonhomme Sanslanippe, on devait le mettre en pension dans l'Asile des Sourdes et Muettes de la rue St-Denis. Il y aurait ses appartements privés et assez d'argent pour se payer la goutte sur une petite échelle.

Il restait à régler la question la plus délicate. Que devait faire Cunégonde en attendant son mariage ?

Il importait de ne pas prêter prise aux mauvaises langues, c'est pourquoi il était inutile de la mettre dans ses meubles.

L'éducation première de la jeune



A OTTAWA

L'inévitable approche. Le grand point d'interrogation se pose harlineant devant les ministres.

Ceux-ci sont terrifiés par son apparition.

filie était nulle. Pendant son année d'école à la Petite Misère, elle n'avait appris qu'à lire ses grosses lettres.

A B C D E

SES GROSSES LETTRES

Elle ne pouvait pas écrire un mot d'orthographe.

En devenant la femme d'un des plus riches entrepreneurs de Montréal, elle devait avoir un certain vernis d'éducation.

Avec un mois de couvent à la Congrégation de Notre-Dame, elle apprendrait à lire couramment et à écrire assez bien.

Cunégonde ne devait pas entrer comme pensionnaire au couvent. Elle rentrerait dans la maison de Madame Beltapet en qualité de demoiselle de compagnie. Une somme d'argent devait être déposée entre les mains de la veuve pour la pension, la toilette et le *pin money* de sa pupille.

Monto-Christin, qui avait fait la connaissance de Madame Beltapet à la

visiterait sa fiancée sous l'égide de sa protectrice. Lorsque cet arrangement fut conclu, Monto-Christin dit qu'il reviendrait le lendemain matin à onze heures pour la conduire chez la veuve Beltapet.

CHAPITRE XIII

où CUNÉGONDE ENTRE AU COUVENT.

Madame Beltapet héritait de plein droit d'une somme de \$40,000 sur la vie de son mari à la Compagnie du

Castor, ayant son siège social sur la Place-d'Armes.

Trois jours après l'assassinat de son mari, la veuve présenta sa police à la la compagnie qui, après les constatations d'usage, lui donna un chèque pour le plein montant sur la Banque Nationale, en ayant soin toutefois de lui signer un certificat attestant la promptitude de la compagnie à remplir ses obligations envers ses clients, certificat qui fut publié dans tous les journaux de la province.

Madame Beltapet devenait un bon parti avec ses \$40,000.

Le Docteur Coxis, dont la clientèle n'était pas les petits chers, s'était dit qu'il gagnerait le cœur de la gentille veuve.

Beltapet n'était pas encore refroidi dans sa bière, que le médecin roué de manda son héritière en mariage.

Madame avait opposé à sa demande des fins de non recevoir.

D'abord elle n'écouterait aucune

proposition de la part de ses admirateurs avant l'expiration de son année de veuvage.

Elle avait un bon train de maison, cheval et voiture, où était pour elle l'urgence de s'embarasser d'un mari ?

Il y avait encore une objection fort sérieuse.

Madame Beltapet appartenait à la noble famille des Troufignons et elle ne devait pas contracter une mésalliance.

Le Docteur Coxis était, comme son nom l'indiquait, d'origine roturière. Ses parents à Montréal étaient des gens pauvres, communs et sans éducation.

Si le Docteur Coxis avait fait ses études classiques aux frais du clergé qui l'avait même protégé pendant ses cours de médecine.

Le pauvre médecin avait débuté sans le sou dans une carrière difficile. Bon an, mal an, ses recettes n'excédaient pas \$500.

Cependant, il jetait toujours de la poudre aux yeux de ses amis. Il portait toujours des habits taillés à la dernière mode, grâce au crédit qu'il avait chez un tailleur porté au nombre de ses patients.

Le Docteur Coxis était en visite à onze heures du matin, chez la veuve Beltapet, lorsque cette dernière reçut la visite de Monto-Christin et de sa cousine.

La rencontre de Cunégonde avec son ancienne bourgeoise fut des plus pathétiques.

Madame Beltapet était toujours restée sous l'impression que les meurtriers de son mari avait enlevé et caché la jeune servante pour se prémunir contre son témoignage devant les tribunaux.

Il va sans dire que la veuve accepta d'emblée la proposition de recevoir Cunégonde chez elle.

Elle fit plus. Comme elle se proposait de faire un voyage à Paris et à Lourdes, Cunégonde devait l'accompagner.

Monto-Christin ne fit aucune opposition à ce dernier projet. Il offrit à la veuve de lui donner la somme de \$1,000 pour payer les frais de voyage de sa cousine.

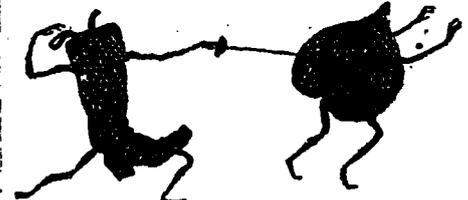
Madame Beltapet ne se rendait pas à Paris pour son propre plaisir.

Elle souffrait depuis plusieurs années d'un polype dans le nez. Sur une consultation des premiers chirurgiens de Montréal, elle résolut de se faire opérer en France par les célébrités médicales.

Après avoir pris congé de Madame Beltapet, Monto-Christin et sa cousine montèrent en voiture et se rendirent au parloir du Couvent de la Congrégation, rue St-Jean-Baptiste.

Madame la Supérieure, après avoir entendu les explications de Monto-Christin, consentit à admettre Cunégonde au nombre des demi-pensionnaires.

Celle-ci devait commencer ses classes dans huit jours. —(A suivre)



A L'OPERA FRANÇAIS

représentation de Faust, à l'Opéra Français, finirait par devenir son ami.

Deux ou trois fois par semaine, il